

Eyes Wide Shut

Éros et ses vississitudes

Eyes Wide Shut (Les Yeux grands fermés), États-Unis 1999, 155 minutes

François Primeau

Numéro 204, septembre–octobre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

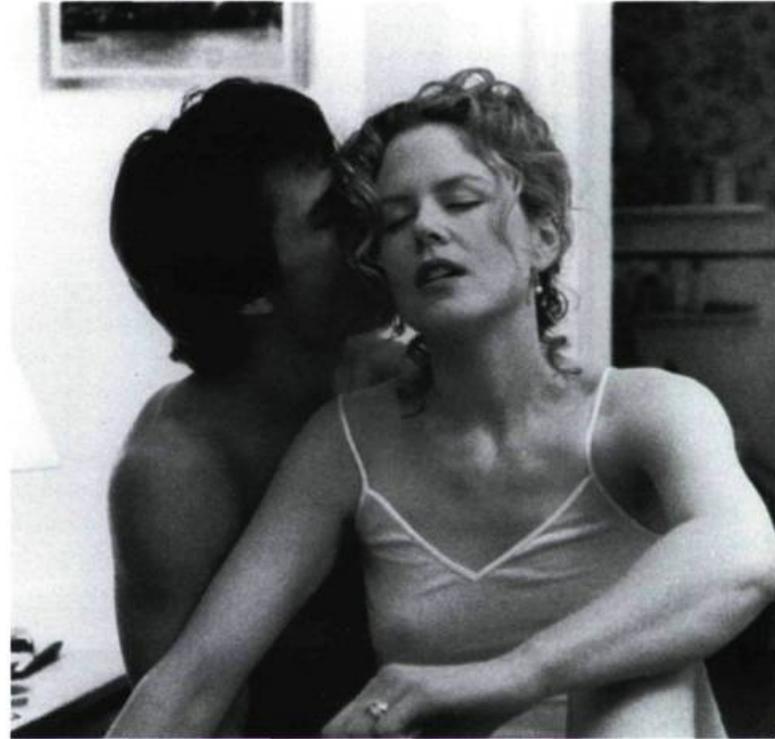
Primeau, F. (1999). Compte rendu de [Eyes Wide Shut : éros et ses vississitudes / *Eyes Wide Shut (Les Yeux grands fermés)*, États-Unis 1999, 155 minutes]. *Séquences*, (204), 39–40.

Eyes Wide Shut

Éros et ses vicissitudes

Le dernier film de Stanley Kubrick apparaît comme une anomalie dans le paysage de la cinématographie contemporaine. En marge d'une éclosion de comédies superficielles et abrutissantes, d'une jungle extrêmement dense de films dits *sérieux*, mais pour le moins naïfs et grossiers, sur la sexualité humaine, *Eyes Wide Shut* brille par son traitement audacieux d'un sujet capital, d'une préoccupation que nous partageons tous. Il va sans dire que ce film se démarque des autres productions américaines par son originalité, par la rigueur de son style visuel et sonore, par la complexité de son discours et, surtout, par la façon dont la caméra s'immisce au plus profond de l'âme de ses protagonistes en gardant toujours le spectateur à distance. Mais, plus encore, le film de Kubrick démontre au grand public qu'il est encore possible de *parler du sexe* avec passion et sincérité à une époque où la dérision et l'hypocrisie règnent en souveraines au cinéma. Comme si l'œuvre reflétait un autre temps, mais que le regard porté sur le sujet corroborait la réalité du jour: celle d'une libido meurtrie par l'échec de la révolution sexuelle, de la crainte généralisée du sida, de l'effritement des relations humaines, du fantasme inassouvi et de la masturbation malheureuse. En fait, *Eyes Wide Shut* n'est pas tant un film sur le sexe que sur la difficulté d'être une créature sexuée dans un monde où instincts et standards de performance sont incompatibles, un monde où compétition égale argent, où argent égale pouvoir, et où pouvoir égale gratification sexuelle. Mais, en bout de ligne, que reste-il? Décortiquez le film jusqu'à son noyau, et vous y trouverez la peur de l'échec, de l'impotence, de la mort sociale et de la mort littérale. Lorsqu'Éros et Thanatos partagent le même lit, nous savons que nous sommes en territoire kubrickien.

L'attente de douze années entre *Full Metal Jacket* et *Eyes Wide Shut* aura valu la peine. Toujours inscrites dans la vision moderne et pas très romantique du monde du réalisateur, les images de cette impressionnante production cinématographique nous forcent à garder les yeux grands ouverts, sans pour autant nous réduire au statut de scopophile ou de pervers. Contrairement au film pornographique *soft* ou *hard*, qui, tout comme l'opium, engendre une régression vers l'état contemplatif ou vers le narcissisme aigu, le film de Kubrick se remet lui-même en question en tant que spectacle fictif. Comme un miroir magique qui refléterait l'avant et l'arrière simultanément, *Eyes Wide Shut* remet en question l'acte du spectateur, le plaisir de regarder, d'être regardé, de posséder ou d'être possédé par le regard (pensons un instant à la réflexivité d'*Histoire de l'œil*, de Georges Bataille). Au générique du début, sur une valse aux accents carnavalesques de Chostakovitch, le cinéaste insert un bref plan d'Alice Harford (Nicole Kidman) se dénudant, dos à la caméra. Cette insertion rapide d'une image apparaissant à travers le noir du générique rappelle étrangement le mouvement papillaire de l'œil humain en état d'excitation. Kubrick nous force à regarder et, par conséquence, nous devenons



Obsession charnelle

conscients de la position de voyeur dans laquelle nous nous trouvons. Ce plan, d'une beauté et d'un érotisme fébrile, se veut emblématique du film dans son ensemble. Il annonce que la protagoniste féminine sera l'instigatrice de la descente dantesque vers les abîmes du désir extra conjugal, de l'obsession charnelle et de l'humiliation sexuelle. Il annonce aussi que ce sera Alice qui initiera cette quête vers les *plaisirs interdits*, ramenant à la surface des sentiments et des fantasmes latents chez son mari William (Tom Cruise), déclenchant sa jalousie, le forçant à être à son tour infidèle ou, du moins, à rêver d'infidélité (ici, Kubrick reste vague, brouillant la frontière entre le rêve et la réalité). D'ailleurs, à l'exception d'une seule séquence en noir et blanc montrant Alice couchant avec un officier de la marine, nous ne voyons jamais Alice et William faire l'amour avec d'autres. Par contre, cette image d'Alice, imaginée par William, devient l'obsession de celui-ci et change de sens au fil de l'histoire: d'abord repoussante, puis mystérieuse, et finalement excitante pour lui.

En choisissant le couple célèbre Kidman-Cruise (avec tout ce que cela implique de bagage extra-cinématographique) pour incarner ses deux protagonistes, Kubrick désamorçe d'emblée nos attentes au niveau de la représentation, utilisant le monde réel à l'extérieur du cadre pour nourrir les exigences de la fiction, de l'illusion. Enfin, comme les autres films de son œuvre, *Eyes Wide Shut* alterne et déjoue habilement les conventions de plusieurs genres (le mélodrame, l'horreur et le suspense en particulier), devenant un genre en lui-même, posant ainsi certains obstacles au spectateur qui cherche à cerner la signification de l'art par le langage. Si l'étrangeté des angles et la saturation des couleurs à l'écran indiquent implicitement que

nous sommes à l'intérieur d'un rêve ou d'une fantaisie, les interprétations assurées du spectateur deviennent alors incertaines. Tel un Luis Buñuel, un Nagisa Oshima ou un Roman Polanski, les images que nous montre Stanley Kubrick sont ambiguës, fantomatiques et tiennent beaucoup plus du cauchemar éveillé que du rêve érotique proprement dit.

Nous y retrouvons aussi les thèmes et les motifs chers à l'auteur. Ce dernier les insère subtilement au récit, comme s'il désirait titiller le cinéphile averti ou le *kubrickophile*, comme si son œuvre était une sorte de projet/objet dont toutes composantes individuelles ne formeraient qu'une seule cellule autosuffisante: nymphette évoquant *Lolita*, multiples références à la Renaissance, éclairage diffus et mouvements de caméra latéraux similaires à ceux de *The Shining*, etc. Le réalisateur semble commenter sa propre mythologie et sa propre filmographie, mais de manière abyssale et avec une pudeur ludique. Le miroir de la chambre à coucher où s'observe Alice lorsque son mari la caresse (image promotionnelle du film et motif parcourant l'œuvre de Kubrick) est la porte d'entrée sur le monde de l'illusion, de la fantaisie, de la reconnaissance de soi comme entité symbolique ou comme *Autre* désirable. Dans ce sens, *Eyes Wide Shut* est un film qui a pour sujet premier la chimère — le cinéma peut-être? —, un film très conscient de lui-même en tant qu'œuvre d'art, en tant que représentation stylisée du monde de l'inconscient masculin, tel que compris et exprimé originalement par Arthur Schnitzler (un copain de Freud), dans son roman.

Cela n'aura jamais été aussi vrai que dans la séquence de l'orgie au château, où la méticulosité de la mise en scène et la précision du montage nous renvoie à une œuvre aussi contrôlée que *Barry Lyndon*. Les éléments du profilmique ne forment qu'un dans l'espace baroque organisé par Kubrick, les corps mécanisés ne sont pas plus importants que les rideaux ou les autres objets formant la composition du cadre, parfois en profondeur, souvent en surface. Tout fonctionne organiquement (les éclairages, les meubles, les costumes, la position des acteurs, etc.) afin de faire ressortir la qualité onirique de la trame narrative, ainsi que la terreur d'une sexualité devenue occulte, étrange et dangereuse. Nous n'avons qu'à suivre William, puisque son point de vue est généralement privilégié. Encore une fois, l'auteur transforme un thème dramatique et littéraire en concept cinématographique, un thème qu'il distillera jusqu'à un niveau d'ambiguïté idéologique inouï, mais décidément sans compromis (par ailleurs, il serait intéressant de comparer le style de ce film avec *Salo ou les cent vingt journées de Sodome*, de Pier Paolo Pasolini). Le masque, autre motif important chez Kubrick, nous rappelle que la terre est un théâtre et que l'Homme est un acteur qui joue plusieurs rôles en alternance. Un acteur qui ne s'abandonne pas aux jeux de l'amour et du hasard, comme l'a affirmé un autre poète visionnaire, mais qui essaie constamment de contrôler sa destinée.

De toute évidence, et comme la plus grande partie de l'œuvre de Kubrick, *Eyes Wide Shut* n'est pas un film qui se comprend et qui s'apprécie après un seul visionnement. Cependant, pour la première fois de sa carrière, il démontre un intérêt particulier envers ses per-

sonnages féminins, dont il tente de démythifier la sexualité; d'ailleurs, Alice dit à son mari, d'un ton que tout spectateur mâle perçoit comme étant sardonique: «*If you men only knew!*» («Si seulement vous pouviez vous douter, vous, les hommes!»). Avec son rôle de garce dans *To Die For*, de Gus Van Sant, et celui d'une femme victorienne forte dans *The Portrait of a Lady*, de Jane Campion, Nicole Kidman nous offre dans *Eyes Wide Shut* sa meilleure performance. L'actrice australienne déborde de spontanéité tout en restant froide, carrément inaccessible au spectateur (qui se sent un peu comme William). Elle gesticule, grimace, retient ses émotions, puis les laisse soudainement rebondir dans l'aire de jeu afin que son partenaire les rattrape au passage, ébranlé par sa verve et par sa finesse d'esprit. Dommage que Kubrick ne lui accorde pas plus de temps à l'écran, car sa présence ajoute énormément à la tension érotique inhérente au film. Lorsqu'elle disparaît de l'écran, le film en souffre. Quant à Tom Cruise, il est assez crédible dans le rôle du docteur à la libido tourmentée. Avec un personnage aussi multidimensionnel et sobre que celui-ci, il aurait facilement pu se casser la gueule. Mais, avançons l'hypothèse que c'est probablement avec ce rôle, qui a embrasé sa vie pendant trois longues années, que l'acteur américain entrera à la postérité.

Finalement, puisqu'il faut trouver des défauts à ce film unique dans l'histoire du cinéma, il suffirait de dire que celui-ci aurait gagné à être plus court. Certaines scènes, dont celle du magasin de location de costumes au milieu de la nuit et la deuxième visite chez la prostituée, semblent non motivées au niveau narratif (peut-être le sont-elles dans l'effet d'ensemble que Kubrick a voulu créer?). Certains personnages tertiaires, comme les deux hommes d'affaires japonais et l'employé d'hôtel gai, sont trop caricaturaux. Mais, ce ne sont là que quelques points négatifs mineurs qui n'affectent nullement l'impact créé par ce dernier chef-d'œuvre du maître. En fait, comme chant du cygne, il faut avouer qu'il est difficile de trouver mieux. Lorsque les lumières de la salle se rallument, nous réalisons, stupéfaits et immobiles, que nous venons d'assister à la projection du dernier film d'art à gros budget (en excluant peut-être les prochains films de David Lynch?). À l'instar des images des films les plus puissants de Stanley Kubrick (*Dr. Strangelove, 2001: A Space Odyssey, A Clockwork Orange, Full Metal Jacket*), celles d'*Eyes Wide Shut* resteront gravées à jamais dans notre mémoire collective. Et, dans les dernières paroles prononcées par Alice, ces mots les plus vrais et les plus faux qu'on puisse offrir à une autre personne, nous entendrons un hymne reflétant le paradoxe de notre société capitaliste, société mue par la gratification instantanée de nos désirs les plus profonds, les plus inavoués. ☐

François Primeau

EYES WIDE SHUT (Les Yeux grands fermés)

États-Unis 1999, 155 minutes — Réal.: Stanley Kubrick — Scén.: Stanley Kubrick, Frederick Raphael d'après le roman *Trauenovell (Récit onirique)* d'Arthur Schnitzler — Photo: Larry Smith — Mont.: Nigel Galt — Mus.: Chostakovitch, Chris Isaak, Ligeti, Jocelyn Pook, Liszt — Déc.: Les Tomkins, Roy Walker — Int.: Tom Cruise (le docteur William Harford), Nicole Kidman (Alice Harford), Sidney Pollack (Victor Ziegler), Todd Field (Nick Nightingale), Sky Dumont (Sandor Szavost), Julianne Davis (Mandy), Vinessa Shaw (Domino), Gary Goba (l'officier de marine), Rade Sherbedgia (Milich), Leellee Sobieski (sa fille), Madison Eginton (Helena Harford) — Prod.: Stanley Kubrick — Dist.: Warner.